



Éditions MF *Inventions*

Les outils de la science
Guillaume Contré

Pensar é estar doente dos olhos
—*Alberto Caeiro*

Le texte, à peine lisible sur cette photocopie de photocopie, prêtait à confusion. Le détective le lut deux fois, puis une troisième pour en avoir le cœur net. Pourtant, même au bout de cette troisième lecture, le doute persistait. Il alluma sa pipe pour réfléchir, inutilement. La suite de mots à demi effacés restait opaque. Il pensa à la grammaire, à la syntaxe, aux règles qui définissent le sens, ou permettent du moins son irruption. Curieusement, remarqua-t-il, celles-ci étaient scrupuleusement respectées. Or, il dut admettre que malgré cela le sens n'apparaissait pas. Il pensa alors aux mots de son enfance. Ceux qui s'étaient en généreuses colonnes sur la feuille étaient-ils si différents ? Pour autant qu'il pouvait en juger, ce n'était pas le cas. Il crut même en reconnaître certains que sa mère employait souvent. Il pensa aux autres langues. Il y en avait un certain nombre. Il ne voulut pas faire la liste. Il ferma les yeux un instant, tira une bouffée sur sa pipe, et les rouvrit. Il remarqua alors un mot, comme flottant dans la brume du tabac, qu'il croyait ne pas avoir vu auparavant. Il eut du mal à le déchiffrer, certaines lettres bavaient, oblitérant ainsi d'autres lettres qui avaient disparues ou n'avaient jamais été là. Il essaya de récapituler mentalement tous les mots qu'il connaissait dont les lettres étaient identiques ou semblables à celles qu'il voyait s'entasser dans les contours hasardeux de ce mot nouveau. Il ne voulut pas faire la liste mais en fit une quand même. Elle était longue, ce qui le fit bâiller. En bâillant, il eut une illumination qui s'effaça dès qu'il eut refermé la mâchoire. Il n'en resta rien. Moins qu'une syllabe, moins qu'une lettre à demi effacée sur la photocopie d'une photocopie. Il pensa de nouveau aux mots de sa mère, ceux qu'elle prononçait à certaines heures de la journée, et il pensa à l'endroit où il se trouvait lorsqu'elle les prononçait. En général, il était assis. Il se demanda si c'était là une condition préalable pour que sa mère prononçât certains mots et il lui sembla que oui. Ou que non. Il hésita. Cela lui sembla soudain une règle trop générale.

Il pensa alors aux cas particuliers et ceux-ci lui parurent si nombreux, si aléatoires, si tordus, qu'il préféra fermer de nouveau les yeux et tirer une bouffée sur sa pipe pour ne pas en faire la liste. Mais il en fit une quand même, qui ressemblait à la photocopie de la photocopie d'une page de dictionnaire, ce qui le découragea. Au milieu de son découragement, il se vit assis sur une chaise tandis que sa mère prononçait un certain mot qu'il ne parvenait pas à entendre. Il se dit qu'il ne pouvait pas l'entendre maintenant car ce mot avait fini de résonner depuis trop longtemps. Il voulut se demander depuis combien de temps et fut incapable de répondre car il était incapable de déterminer l'âge qu'il avait quand il se trouvait assis sur cette chaise au moment où sa mère prononçait le mot qui lui échappait maintenant. Il voulut alors se demander quel âge avait sa mère quand elle prononçait ce mot, mais fut incapable de se répondre car il ne sut pas si sa mère ne l'avait prononcé qu'une seule fois à un moment particulier, ou si elle l'avait prononcé plusieurs fois à plusieurs moments pas nécessairement particuliers. La question, se dit-il en tirant une bouffée sur sa pipe puis en recrachant la fumée, était de savoir ce qui définissait un moment particulier. Il regarda sans y penser la feuille photocopiee et réalisa aussitôt que ce n'était pas là qu'il trouverait la réponse à sa question. Il pensa alors aux mots qui composaient les réponses, et se demanda si sa mère avait déjà prononcé des mots qui pourraient ensuite faire partie d'une réponse. Il ne sut dire, les possibilités étaient trop nombreuses et contradictoires. Il pensa aux contradictions et se dit que penser aux contradictions était une manière de ne pas penser ou de trop penser, ce qui revenait au même. Comme si l'excès de pensée se rapprochait de l'effet que faisait au lecteur la photocopie d'une photocopie où les mots se confondaient les uns les autres. Il essaya d'identifier un mot qui ne risquerait pas de se confondre avec un autre et le mot qu'il imagina alors lui sembla effrayant. Il tira une bouffée sur sa pipe puis, en

recrachant la fumée et en la contemplant s'effacer peu à peu en volutes vaguement bleutées, il se dit que le mot « pipe » n'était pas effrayant. Ou si, puisqu'il avait plusieurs sens. Il ne voulut pas penser aux sens multiples du mot pipe, d'autant qu'il se revoyait maintenant assis sur une chaise en train de tendre l'oreille pour percevoir le lent effacement d'un mot qui venait d'être prononcé. Mais le mot ne laissait aucune trace et il fut déçu. Il fut incapable de dire si cette déception avait eu lieu quand il était assis sur cette chaise ou si elle avait lieu maintenant, tandis qu'il pensait au moment où il avait été assis sur cette chaise et qui s'était achevé depuis une période de temps qu'il était incapable de définir. Le moment assis sur la chaise s'était peut-être achevé, mais pas la déception, se dit-il, qui perdurait dans le temps. Il voulut penser à une déception perpétuelle, mais ce qu'il imagina lui sembla si déplaisant qu'il préféra penser à la chaise sur laquelle il avait été assis à un moment qu'il n'était pas capable de situer. Il se rendit compte qu'il n'était pas non plus capable de situer la chaise dans l'espace et tant d'indécision le força à contempler de nouveau la feuille qu'il avait en main. Mais comme celle-ci ne lui disait rien, il la reposa sur son bureau. Il entendit alors le bruit d'une porte qui s'ouvrait et leva les yeux dans la direction du bruit. Il vit son assistant Silbano qui entrait dans son bureau en brandissant quelque chose. Il ne sut quoi et décida d'attendre que l'autre approche pour en avoir le cœur net. Cela prit quelques secondes car le bureau était grand. Ou pas tant que ça. C'était peut-être son assistant qui était lent. Le détective pensa aux traces que laissent les mouvements quand ils viennent de s'achever. Il se dit qu'elles étaient trop éphémères et qu'il faudrait avoir recours au ralenti pour mieux les saisir. En fixant des yeux son assistant qui approchait, il essaya de découper les mouvements de son corps en une série d'instantanés très rapprochés, comme les images presque identiques et pourtant légèrement différentes qui se succèdent sur la pellicule d'un film,

mais il ne vit qu'une tache floue qui lui fit pleurer les yeux. Il les ferma quelques secondes tandis qu'il extirpait de sa poche un vieux mouchoir froissé. Lorsqu'il les rouvrit, il vit de près, de trop près sans doute, le visage de son assistant qui se tenait debout devant son bureau. Il était couvert d'acné, ce qu'il trouva déplaisant. Il ferma donc une nouvelle fois les yeux, qu'il avait toujours humides. Se rappelant qu'il avait en main son vieux mouchoir froissé, il se le passa sur les yeux et les rouvrit aussitôt. Maintenant, son assistant était flou, ses contours se faisaient incertains, comme nimbé d'une sorte d'aura ou comme les lettres qui bavent sur la photocopie d'une photocopie jusqu'à ressembler à un alphabet inconnu. Au bout de quelques secondes sa vision se réajusta et il put contempler plus sereinement la silhouette de Silbano. Celui-ci était immobile, rigide comme un majordome qui attendrait qu'on lui donnât ses instructions. Mais il eut beau réfléchir, il ne sut quelles instructions donner à son assistant, ce qui l'agaça, car il aurait dû être en mesure, se dit-il, de lui en donner. Un assistant, pensa-t-il, est une personne habilitée à recevoir des instructions et à agir en conséquence. Il trouva cette réflexion parfaitement logique, si logique qu'il fut sur le point d'acquiescer d'un geste de la tête. Fort heureusement, quelque chose, un reste d'instinct ou son manque d'entrain coutumier, le retint. C'eût été, se dit-il, inverser les rôles : c'est celui qui reçoit des instructions qui est censé acquiescer d'un geste bref et mesuré de la tête, pas celui qui en donne. Mais il n'avait donné aucune instruction, se souvint-il, et c'était là l'origine du problème. S'il avait eu la présence d'esprit d'en donner dès que Silbano, son assistant, avait fait irruption dans la pièce, il n'aurait pas été forcé de se perdre en vaines réflexions sur la nature des gestes machinaux que l'on fait avec la tête. L'action, se dit-il, était toujours la meilleure solution. Mieux encore, l'action était plus efficace que les solutions puisqu'elle réglait les problèmes en les anticipant, voire en les annulant. Il s'agissait, se dit-il,

d'être vif. L'était-il ? Il ne sut se répondre. Il hésita quelques secondes, vit passer très rapidement, comme la pellicule d'un film qui défilerait si vite qu'elle serait sur le point de s'enflammer, divers moments de sa vie au cours desquels il s'était trouvé dans une situation diamétralement opposée à l'actuelle, c'est-à-dire des moments où il n'était pas assis sur sa chaise derrière son bureau à contempler le visage impassible d'un assistant qui se comportait soudainement comme un majordome, et parvint à la conclusion que non, il ne l'était pas. Ou si ? Il hésita de nouveau. La vivacité, se dit-il, dépend largement des situations, ce n'est pas une donnée préétablie, un état naturel. Le plus souvent – toujours ? – elle découle d'un ensemble de facteurs, lesquels ont pour conséquence l'irruption d'un geste vif et même de plusieurs gestes vifs qui se succèdent les uns après les autres, répondant ainsi, de toute évidence, à une forme de coordination. Il essaya alors de visualiser un geste vif suivi d'un autre puis d'un autre encore, et ce exponentiellement, mais le résultat fut si brouillé qu'il s'empara de nouveau de son mouchoir froissé pour s'essuyer les yeux. Lesquels étaient parfaitement secs, car il n'avait pas vu ce qu'il venait de voir, ne l'ayant qu'imaginé. Encore que l'imagination laisse des traces, se dit-il, parfois plus durables que celles des gestes vifs ou lents de la réalité. Il eut soudain, comme le flash aveuglant d'un appareil photo, la vision d'un geste si vif qu'il en fut étourdi, au sens propre – il dut s'accrocher au rebord de son bureau – comme au figuré – dans sa tête, les images se succédèrent à la vitesse folle d'un carrousel sorti de son axe ; la vitesse d'une toupie dont les motifs géométriques qui l'ornent, pris dans le vertige de la rotation, finissent par se confondre en une tache unique qui semble palpiter. Il crut voir, mais fut incapable de s'en assurer, pris comme il l'était dans un remous intérieur, une légère grimace s'afficher sur le visage rigide de son assistant. Elle disparut aussitôt et les traits de Silbano lui parurent encore plus impénétrables. L'acné qu'il avait cru

y voir avait complètement disparu, la peau de son assistant était une surface lisse sur laquelle le regard glissait sans remède. La vision qui s'était emparée du détective, parce qu'elle était brutale et le prenait au dépourvu, n'était pas claire. Il sentait néanmoins qu'elle le concernait et remuait certaines strates de sa conscience qu'il avait cru, à tort peut-être, enfouies. Il tenta de visualiser ces strates (une série de lignes qui dépassaient d'un cadre qu'il n'arrivait pas à délimiter), mais le carrousel qui le possédait n'en réduisait pas sa vitesse pour autant. La tentative d'explication, si elle en était une, s'avérait donc inefficace. Elle tournait comme une toupie. L'explication, ayant lieu a posteriori, n'anticipait rien et ne pouvait donc résoudre son problème. Il se sentit frustré et crut de nouveau voir une grimace modifier à peine le masque de cire plaqué sur le visage de son assistant. La grimace disparut encore une fois très rapidement, mais l'espace d'un instant il eut l'impression de la voir flotter dans le vide, un idéogramme sibyllin qui éclata telle une bulle de savon. Le visage de son assistant réapparut dans son champ de vision et il avait la dureté, la netteté du diamant. C'était un visage plein d'angles obtus, il suffirait de l'effleurer à peine des doigts pour se blesser. Malgré lui, il fut tenté de lever la main et de la tendre vers ce diamant brut pour vérifier. Mais vérifier quoi, se demanda-t-il. Il ne sut se répondre et préféra laisser flotter le doute, qui finit lui aussi par éclater telle une bulle de savon. Il observa d'un œil inquiet les traces infimes de l'explosion (une série de points qui ponctuaient une carte illisible), puis se rendit compte que c'était la poussière qu'il observait ainsi. Un rayon de lumière se faufilaient entre les persiennes, révélant sans ménagement le manque d'hygiène de la pièce. Le détective secoua la tête machinalement et vit aussitôt le visage diamantin de Silbano secoué par une grimace semblable à un tic. Il eut l'impression de voir sa tête se balancer légèrement sur son axe, comme celle de certains chiens en plastique sur les

plages arrière de voitures. Le détective ne sut dire si cette grimace lui était adressée et, si oui, ce qu'il fallait en déduire. De toute façon, il n'avait pas envie de déduire quoi que ce fût. Les petites mottes de poussières prises dans le rayon lumineux continuaient de flotter devant ses yeux. Leur danse amorphe avait quelque chose d'hypnotique et il eut du mal à s'en arracher. Il se demanda s'il fallait d'ailleurs qu'il s'en arrachât et ne sut quoi se répondre. Il se dit qu'il était maître de son temps, après tout, et qu'il pouvait donc le perdre à sa guise. Le perdre ou le gagner, se demanda-t-il. Il se dit que cela revenait au même car le temps, perdu ou gagné, passait quand même. Mais peut-être passait-il plus vite lorsqu'on le gagnait, comme dans ces films muets où les acteurs semblaient se déplacer à une vitesse supérieure à la normale et qu'en le perdant, le temps se ralentissait au point de se figer en une moue disgracieuse qui n'était guère plaisante à observer. Il voulut se demander s'il était possible d'observer le temps perdu et il lui sembla que non car le temps, une fois perdu, disparaissait corps et bien, ce qui confirmait que, perdu ou pas, il passait quand même. Il se demanda alors si son assistant aussi perdait parfois son temps. À le voir ainsi, devant lui, immobile comme une mouche prise dans l'ambre, il se répondit par l'affirmative : s'il y avait bien une chose que faisait Silbano, c'était perdre son temps. À quoi bon, sinon, rester ainsi sans rien faire ? Puis il eut un frisson en se disant que c'était lui qui faisait perdre son temps à son assistant en refusant de lui donner des instructions. Sans réfléchir, sans même s'en rendre compte ou presque, il secoua de nouveau la tête et le visage de pierre de son assistant, comme une corde sympathique réagissant à la moindre vibration de l'air, fut parcouru d'une grimace verticale qui répondait au mouvement de tête horizontal du détective. Tant de géométrie lui déplut et il voulut tirer une bouffée sur sa pipe, mais elle s'était éteinte. Il chercha en tâtonnant son briquet sur le bureau – tout d'un coup, sans qu'il sache

pourquoi, il était incapable de quitter des yeux le visage de Silbano – et ses doigts rencontrèrent un objet métallique et froid qu'ils furent incapables de reconnaître. Perplexe, le détective pensa au temps que mettaient les informations à parvenir jusqu'au cerveau. Il se dit que ce temps était long et que, parce qu'il était long, on pouvait le considérer responsable de nombreux quiproquos. Il essaya de penser à un quiproquo en particulier qui pourrait servir d'exemple à sa théorie, mais il en vit tellement et tellement peu définis qu'il préféra laisser tomber. Entretemps, ses doigts avaient fini par reconnaître l'objet métallique et froid et le détective sentit que l'information était en train de remonter péniblement vers son cerveau. Il se demanda s'il y avait beaucoup d'obstacles en chemin et se répondit par l'affirmative. Le corps est une machine complexe, se dit-il, pleine de circuits, de couloirs, de valves et de fluides plus ou moins odorants et, à moins d'un miracle, il était impossible de ne pas s'y perdre au moins une fois ou deux, de ne pas y trébucher ou de ne pas se retrouver dans un cul de sac. À moins qu'il n'y eût des raccourcis. Il essaya de visualiser un raccourci qui traverserait son corps de bas en haut ou de haut en bas – les raccourcis ne devaient pas être à sens unique, se dit-il –, et ce qu'il vit le dégoûta. Ou l'enthousiasma : imaginer son corps comme un lieu où les choses se faisaient efficacement le mettait de bonne humeur. Il se demanda alors si l'efficacité intérieure de son corps – qui restait à vérifier, mais qui, quand bien même théorique, n'en était pas moins convaincante – se répercutait sur celle extérieure du même corps. Il lui suffit alors d'observer son assistant, qu'en réalité il n'avait pas quitté des yeux, pour être persuadé que ce n'était pas le cas. Bien entendu, tirer des conclusions générales à partir de l'observation d'un seul spécimen était exagéré, il le savait. Mais force était de reconnaître qu'il n'en avait pas d'autre à disposition dans l'immédiat. Il se dit qu'un véritable esprit curieux devait être capable de tirer profit de ce qui se présentait à lui. Si

l'on se met à attendre les conditions idéales, pensa-t-il, rien n'est possible, car les conditions idéales, parce qu'elles sont, justement, idéales, ne se confirment jamais dans les faits. L'idéal, se dit-il, se trouve au bout du chemin et on ne peut jamais être sûr d'y parvenir. Les obstacles, là encore, les bifurcations, les erreurs, les culs de sac et les équivocations ne manquaient pas. Néanmoins – par conscience professionnelle se dit-il –, il essaya de visualiser le bout du chemin et ne vit qu'un arbre solitaire, dépourvu de feuilles, aux branches tordues, végétant au bord d'un ravin. La vision lui déplut et il voulut tirer une bouffée sur sa pipe pour l'oublier. Elle était toujours aussi éteinte, ce qui lui fit reprendre conscience de l'objet métallique et froid que ses doigts n'avaient pas cessé de palper depuis plusieurs minutes. Alarmé, il réalisa que l'information censée lui communiquer la nature ou la fonction de l'objet en question n'était toujours pas parvenue à son cerveau. Cela l'inquiéta, naturellement, et pour ne pas se laisser dévorer par cette inquiétude, il essaya d'identifier l'endroit de son corps où l'information était restée bloquée. Il se concentra, sans résultat, et décida de fermer les yeux, ce qui lui demanda un effort supplémentaire car cela signifiait s'arracher à l'attrait hypnotique qu'exerçait sur lui le visage taillé dans le roc de son assistant, qui n'avait toujours pas bougé d'un pouce. Mais l'effort en valut la peine : à peine eut-il les yeux fermés qu'il sentit son corps se déployer, pour ainsi dire. Naturellement, il possédait la lucidité suffisante pour se rendre compte que ce n'était là qu'une illusion, mais l'effet n'en restait pas moins saisissant. Il essaya de visualiser un corps qui se déploierait sans cesse et vit une série de faisceaux lumineux qui formaient des réseaux compacts, certains harmonieux, d'autres extrêmement déplaisants, comme si on avait ajouté des organes inattendus à un corps normalement développé, au point qu'il eut envie de détourner les yeux. Mais il ne put détourner ni les yeux ni rien d'autre, même en s'agitant vaguement

sur sa chaise, car ce qu'il voyait, tous ces nœuds de faisceaux qui se contractaient parfois jusqu'à former des bulbes repoussants, il ne les voyait pas dans la réalité, ne faisant au contraire que les imaginer. Pouvait-on cesser d'imaginer ce qu'on était en train d'imaginer, se demanda-t-il. Il lui sembla que oui, puis que non, car de toute évidence l'image déplaisante ne le quittait pas. Il rouvrit les yeux et cessa aussitôt de voir l'image des bulbes et autres affreux ganglions. Mais il cessa également de sentir son corps se déployer en-dedans, ce qui le frustra. Il eut l'impression de se contracter, de revenir à une petitesse qui avait toujours été la sienne mais dont il n'avait jamais eu pleinement conscience jusqu'ici. Il fallait s'en accommoder, se dit-il, accepter que ce fût là l'ordre des choses. Il voulut visualiser l'ordre des choses et ne parvint à voir qu'une série de cadres contenant d'autres cadres dans lesquels des cadres étaient à leur tour contenus. Il ne sut qu'en déduire et n'eut pas le temps de se dire qu'il n'y avait peut-être rien à en déduire, l'ordre des choses étant un état constant qui ne méritait pas qu'on cherche à l'expliquer, puisqu'il ne se donnait ni a priori ni a posteriori. Il n'eut pas le temps de se le dire car il fut soudainement assailli par une sensation délicate quoique légèrement désagréable, une sorte de chatouillis ou de démangeaison difficile à situer, mais qui avait bel et bien lieu en un endroit précis de son corps; un endroit qui semblait se déplacer en permanence, ce qui démentait sa précision. Était-ce l'information bloquée qui se manifestait enfin? Il ne sut dire, mais si c'était le cas, elle semblait bloquée en plusieurs endroits à la fois. Ou successivement. Il pensa à la succession et se dit qu'elle ne pouvait être une affaire de blocage, puisque la succession présupposait la fluidité, car pour que les choses aient lieu les unes après les autres, elles devaient permettre des états de transition. Or, se dit-il, un blocage était l'opposé d'une transition, puisqu'il était une fin en soi. Ou pas, mais il était en tout cas une interruption. Il voulut penser à l'interruption, mais la

démangeaison se manifesta avec plus d'insistance tout en restant difficile à situer, ce qu'il trouva paradoxal. Il essaya de se concentrer afin que la démangeaison pût s'exprimer pleinement, lui dire ce qu'elle avait à lui dire et le dire au bon endroit. Or, il ne se passa rien, mis à part une déraisonnable envie de se gratter qu'il ne put soulager car il ne savait pas où gratter : il lui sembla tour à tour que c'était sa cuisse gauche, puis sa nuque, puis une partie incertaine de son bras qui requérait une action vigoureuse de sa part. Dans le doute, il ne fit rien, ne gratta nulle partie de son corps et se contenta de s'agiter de nouveau vaguement sur la chaise. La manœuvre n'échappa pas au visage impassible, de divinité érodée par le temps, de son assistant, lequel visage fut aussitôt parcouru d'un très léger spasme, moins qu'une convulsion et à peine plus qu'un tic, qui modifia en profondeur, l'espace d'une seconde, son aspect marmoréen. Le détective fut perplexe, car dans ce bref instant, qu'il crut avoir rêvé, bien qu'il eût les yeux ouverts – et il savait pertinemment que les rêves que l'on fait les yeux ouverts n'en sont pas, qu'ils ne sont guère plus que le maléfice d'une imagination trop fiévreuse – ; dans ce bref instant, il vit apparaître sur le visage de Silbano, son assistant, les traces d'un passé si lointain qu'il ne put le situer. S'agissait-il d'un passé antérieur à l'homme ? Il ne sut se répondre et se mit à frissonner, ce qui le fit s'agiter vaguement sur sa chaise et provoqua une nouvelle et toujours aussi brève réaction sur le visage insaisissable de son assistant. Cette fois, le détective n'eut pas l'impression d'y voir les profondeurs d'un temps immémorial s'ouvrir comme une brèche, mais plutôt d'y surprendre la possibilité d'une existence annexe, dans laquelle son assistant ne serait pas son assistant et lui ne serait pas un détective sur lequel pesait la lourde responsabilité de lui donner des instructions. Il sentit un profond soulagement qui dura bien peu, le temps que sur le visage de Silbano revienne la même absence d'expression et qu'une nouvelle démangeaison